

Où s'arrêtera-t-on ?

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **33 (1895)**

Heft 35

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195097>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On s'abonne au *Bureau du Conteur*, à Lausanne et aux Bureaux des Postes. — Les abonnements datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet et du 1^{er} octobre.

PRIX DES ANNONCES :

du canton, 15 c., de la Suisse, 20 c.; de l'Étranger, 25 c. la ligne ou son espace.

Le temps lourd.

Nous empruntons à une chronique de M. de Parville, dans les *Annales politiques et littéraires*, ces intéressants détails :

« Quand le temps est à l'orage, qu'on respire mal, qu'on n'est pas à son aise, on dit que *le temps est lourd*. Autrefois, on attribuait faussement le malaise auquel correspond le temps lourd à la baisse du baromètre. L'air se raréfie, disait-on, et l'on respire moins bien. C'est inexact, car on respire fort bien à la montagne où, par suite de l'altitude élevée, le baromètre est nécessairement bien autrement bas qu'à Paris.

» Quand le baromètre baisse, l'humidité augmente dans l'air et, au lieu de respirer de l'air, nous respirons plus ou moins d'eau, ce qui ne fait pas notre compte. Puis la peau, qui respire bien dans l'air sec, a ses fonctions entravées par l'humidité; l'eau du corps s'échappe avec difficulté. Il n'en faut pas plus pour gêner tout le fonctionnement de l'organisme. Nous le sentons bien et nous disons : « Le temps est lourd. » Et, en fait, il l'est réellement, puisque nous respirons mal et par le poumon et par la peau. Le poids de l'atmosphère qui pèse sur nous (1 kilogramme par centimètre carré) est bien diminué, puisque l'air est raréfié quand le baromètre baisse. En réalité, on devrait dire temps léger au lieu de temps lourd. Mais l'excès de vapeur d'eau entravant l'acte respiratoire, nous éprouvons bien le sentiment d'un air lourd, et c'est par impression que nous traduisons par l'expression de « temps lourd ». On se trouve comme dans une chambre chaude et humide où l'air n'a pas été renouvelé.

» Il y a encore une autre cause, et peut-être la plus énergique, à notre état de malaise : c'est l'influence de l'électricité atmosphérique, qui a été très mal étudiée jusqu'ici, au point de vue qui nous occupe. Il est bien certain que lorsque le temps est orageux, les nuages sont chargés d'électricité. Cette charge électrique réagit sur nous et nous influence plus ou moins. Nous aussi, nous nous chargeons d'électricité et nous sommes dans un état d'équilibre électrique in-

stable, qui, vraisemblablement, retentit sur nos fonctions par l'intermédiaire du système nerveux. Tous les gens nerveux sentent venir l'orage. Et quel bien-être après, quand la pluie est venue et que l'électricité nous laisse tranquille ! Il faut donc rapporter aussi à l'électricité atmosphérique le malaise que nous subissons quand le temps est lourd.

» En sorte qu'en définitive, si l'on demande pourquoi on a mal à la tête, pourquoi on ne se trouve pas dans son état normal à l'approche des orages, nous croyons qu'on peut dire que la faute en est à la vapeur d'eau atmosphérique, qui prend, à chaque inspiration, la place d'un volume d'air utile, et à l'électricité de l'atmosphère, qui réagit sur notre système nerveux pour produire des troubles fonctionnels. Voilà, en gros, la cause du « temps lourd. »

Où s'arrêtera-t-on ?

Le *Petit Parisien* nous met l'eau à la bouche par un aperçu très séduisant des merveilles de la prochaine Exposition universelle. Citons-en quelques-unes.

C'est d'abord la transformation d'une partie des quais de la Seine en une ville de plaisir, une rue du Caire maritime. On parle même de reconstituer en cet endroit la cité des doges. Les rives de la Seine offrent un superbe emplacement pour réaliser cette idée. Les rues et les habitations auraient des proportions exactes. Les vieux palais de l'Adriatique, les lagunes sillonnées de gondoles et le Pont-des-Soupirs, tel est le spectacle grandiose qui serait offert aux yeux des visiteurs !

La Lune à un mètre, dont on a parlé, ne sera pas à l'Exposition de 1900, mais on nous promet la Lune vue à 100 kilomètres. C'est déjà quelque chose ! Le télescope construit dans ce but n'aura rien de commun avec celui de l'astronome de la place de la Concorde. Cinq cents personnes pourront s'offrir ensemble le spectacle de Phébé, grâce à l'appareil muni d'une lunette longue de soixante mètres qui cueillera, pour ainsi dire, l'image de notre satellite afin de la reproduire par un miroir sur un immense écran devant le public.

La lentille ne pèsera pas moins de 3,600 kilogrammes.

« On pourra, dit un savant, à l'aide de cet instrument, voir sur la surface lunaire des objets hauts de quarante mètres, et se mouvoir des groupes d'êtres vivants, comme des troupeaux de bœufs, s'il en existe dans cet astre. »

Une autre curiosité, qui ne peut manquer d'avoir un succès considérable, c'est l'oiseau à vapeur de M. Maxim, ainsi que l'homme à l'appareil volant de M. Lilienthal. Mais qui se risquera le premier à ces voyages aériens ?

D'un autre côté, les peintres Castellani et Meunier ont adressé une demande de concession de terrain pour un très intéressant panorama.

L'idée — expliquée par le titre : *les abîmes sous-marins* — en est à la fois originale et grandiose.

Qui — doué d'un peu d'imagination — ne s'est plu à se représenter les paysages étranges de ces régions inexplorées : les forêts, où des algues de cent pieds remplacent les chênes; les prairies, dont les fleurs sont des bêtes; les cavernes, où grouille tout un monde bizarre et effrayant, comme une conception de cauchemar? Qui n'a songé à l'effroyable spectacle du navire englouti avec son équipage, ses passagers ? à la curée des poissons, des crustacés, des poules ? Qui n'a pas frissonné en se figurant le plongeur, revêtu du scaphandre, s'avançant dans ce milieu où le fantastique le dispute à l'horreur ?

On fait espérer aussi un trottoir mouvant, qui fera circuler les promeneurs de place en place. On n'aura qu'à poser les pieds, sans effort, sur une large bande bitumée et à y demeurer debout. C'est le sol même qui marchera. Une fois transporté au but de sa promenade, le visiteur n'aura qu'à sauter hors du trottoir.

Au guichet de la poste.

Une dame vient consigner un envoi aux messageries. Le fonctionnaire examine le colis :

— Madame, je ne puis pas accepter cette caisse; il faut la corder.

— Comment, l'accorder ?...